



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Coiffures en crépe ornée de marabouts des magasins de M^{me} Seuriot, rue Monsigny, n^o 1.
Mantille en satin des magasins de M^{me} Besnard, rue de la Bourse, n^o 8.*

MODES.

La coquetterie a ses domaines partout ; partout où il y a des femmes. Là seulement il est permis d'envahir sans scrupule et de s'approprier les goûts, les inventions qui plaisent, sans craindre les punitions des raps ou des contrefaçons. Les Françaises surtout savent profiter de cet immense avantage en reportant sur leurs modes tout ce qui existe de gracieux dans les pays étrangers. Cet hiver, la vogue générale des turbans atteste combien elles ont reconnu l'attrait renfermé dans cette charmante coiffure, et M^{me} La Rochelle*, par un talent tout magique,

* Rue Choiseul, n^o 3.

a su les reproduire avec une perfection que l'Orient maintenant nous envierait à son tour. Ce n'est point seulement dans les plus élégans salons de Paris que les turbans et les coiffures de divers genres exécutés par M^{me} La Rochelle ont obtenu un brillant succès ; toutes les cours étrangères attestent du bon goût de ces parures par les nombreuses commandes qu'elles en ont faites. Il serait difficile de déterminer le genre de ces turbans, tant ils sont variés de goût, de nuances, de formes ; le plus positif est que chaque physionomie y trouve la couleur, l'aspect, le pli qui lui sied le mieux, et que, par leur prestige, une femme passable est jolie, et une femme jolie est admirable.

C'est surtout pour ces costumes de

fantaisie si à la mode cet hiver, pour ces déguisemens qui ne permettent d'élégance que dans la coiffure, que les magasins que nous citons sont particulièrement recherchés. Une femme élégante qui, pour se soumettre à l'usage, déguise sa taille sous d'étranges vêtemens, aime au moins à reporter sur sa tête le goût qui la distingue. Nous avons vu des créations charmantes dans ce genre, qui donnaient du piquant au costume sans en altérer la fidélité ou l'harmonie.

Les étoffes employées pour turban, chez M^{me} La Rochelle, sont en général d'un goût exquis. Des gazes blanches, souples, transparentes, qui malgré leur légèreté ne se défraichissent pas comme beaucoup d'autres tissus, forment une composition charmante entremêlée avec les chefs et les effilés d'or qui retombent sur un côté. Les gazes noires ou de couleur foncée, à dessins frappés en or; celles en nuances plus légères, telles que roses ou bleues brochées en argent, puis les satins riches brochés en couleur, les cachemires, les foulards de tous genres, les blondes, les mousselines de soie, etc., forment autant de turbans délicieux, qui peuvent s'enrichir à volonté d'esprits, d'oiseaux de paradis, d'aigrettes, de pierreries, et de tous les plus beaux accessoires de la bijouterie.

— Il faut que de tous tems la gaze ait été une des plus jolies harmonies de la grâce d'une femme, puisque dans nos plus vieilles ballades on voilait sous la gaze gentil minois de châtelaine, que dans toutes les idylles nous avons vu voltiger les écharpes de gaze, que peu d'héroïnes peuvent éviter d'être revêtues de draperies de gaze, et qu'enfin aujourd'hui, dans notre siècle de progrès, nous voyons la gaze apparaître aux brillantes loges de l'Opéra, comme dans nos plus élégans salons. Seulement il a fallu la reproduire sous diverses formes, il a fallu onduler ses plis selon les variations de la mode. Des *bouffans menteurs* qui, selon de vieilles

chroniques, dérobaient ou simulaient les chastes appas de nos aïeules, nous sommes passées aux écharpes flottantes, aériennes, toutes pleines de grâce et de poésie lorsqu'elles se jouent sur de blanches épaules. Aujourd'hui, par un raffinement de goût, un besoin de variété, une nouvelle invention apparaît, et la gaze, tournée, gaufrée, entremêlée, vient produire, sous le nom de *boas ondés*, une des plus jolies fantaisies de la toilette. Ces boas sont charmans sur robes de bal; c'est une légèreté, une transparence qui sied à ravir avec les crêpes et les étoffes soyeuses, et qui donne le cachet du bon goût de M^{me} Jaillard*, auquel est due cette jolie nouveauté.

— Au milieu de mille récits de mode, il peut se glisser parfois une idée de philanthropie, et bien que de saintes ames nous accusent de favoriser la perte du sexe, vous voulons du moins prouver que nous nous occupons du salut de leur santé, en rappelant les corsets *hygiéniques*** , dont l'usage devient doublement précieux dans la saison des bals, des réunions nombreuses, et par conséquent *étouffantes*. On ne peut récuser l'avantage immense de ces corsets, qui, se délassant spontanément par la seule pression d'un ressort, peuvent ainsi vous garantir contre les dangers de ces oppressions si fréquentes au milieu des cohues des fêtes de l'hiver. L'autre genre de corset, dû au même inventeur, n'est pas moins favorable à la santé, en ce qu'il suffit du retrait d'une aiguille, qui tient lieu de baleine, pour se desserrer immédiatement. Ces derniers ont l'avantage d'une grande modicité de prix, qui, jointe à leur grande utilité, les a fait adopter dans toutes les pensions de demoiselles et par toutes les mères de famille. Aujourd'hui nous les recommandons particulièrement aux jeunes femmes, dans l'intérêt de leur santé lorsqu'elles

* Rue Richelieu, n° 79.

** Chez MM. Josselin, Pousse et C^{ie}, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28.

sont au bal, et dans celui de leur patience lorsqu'elles en reviennent, car elles évitent une grande partie de l'ennui de se déshabiller, par la promptitude avec laquelle elles peuvent ainsi se débarrasser de leur corset.

—En parlant des objets à la fois précieux à la santé comme utiles à l'élégance, nous citerons les *boucles à cylindre* qui, par un mécanisme ingénieux (dû également à l'industrie de M. Josselin, inventeur des corsets hygiéniques), facilitent les moyens d'élargir progressivement la ceinture sans rien enlever à la régularité de la toilette; une simple pression sur un petit levier suffit pour serrer ou desserrer le ruban au degré que l'on veut, et cela peut être fait si imperceptiblement, que nul ne saurait voir si l'on élargit sa ceinture. Auprès de cet avantage, qui est encore tout dans l'intérêt de la santé et des *étouffemens*, nous ferons valoir celui de conserver long-tems intact et dans toute sa fraîcheur le ruban, qui n'est plus massacré par ces arguillons si vilains et si dangereux à la fois. Ces boucles conviennent parfaitement à la mode du jour, étant recouvertes d'une plaque plus ou moins ornée, selon qu'on les fait maintenant. M^{me} Dagincourt*, seule privilégiée pour la vente des boucles à cylindre, en fait tous les jours de nombreux placemens, tant à Paris qu'à l'étranger.

* Fabricant de bijouterie, rue Saint-Martin, n° 175.

LE VILLAGE

SOUS

LES SABLES *

Se compte aujourd'hui parmi nos plus intéressantes publications. Le nom d'Ernest Fouinet, auteur de ce charmant ouvrage, avait déjà obtenu, lors de l'apparition de *la Stréga*, un succès qui s'est consolidé par les diverses compositions qui sont sorties de la plume de ce moderne écrivain. Les recueils les plus distingués s'honorent de voir son nom participer à leur collaboration, et l'avenir littéraire le réclame comme une part de ses heureuses richesses. Le morceau suivant est extrait de l'ouvrage que nous venons d'annoncer.

PREMIER MALHEUR AU PRESBYTÈRE.

Souviens-toi qu'à l'heure de ta naissance
 Tout le monde souriait et que tu pleurais;
 Vis de telle sorte qu'à l'heure de ta mort
 Tout le monde pleure et que tu sois souriant.
Vers persans.

Au moment où nous entrons dans la chambre de la bonne vieille, le bâton qu'elle tenait entre ses mains tomba, et le bruit qu'il fit en allant rouler sur le plancher retentit encore à mon oreille comme un dernier soupir, comme un adieu. En tout autre moment, cette circonstance eût paru bien indifférente; mais alors, quelle douloureuse signification elle avait! Ce n'est point par accident que ce bâton lui échappa des mains; mais ses doigts raidis ne pouvaient plus rien retenir, et son bras pendait sur le bord du lit. Elle le souleva faiblement en le dirigeant vers son fils. Il comprit qu'elle l'appelait tout auprès d'elle: il obéit, en cherchant à retenir ses larmes.

Elle voulait se confesser. Son directeur habituel, le vicaire, était hors du pays cette nuit-là; elle pria Eon de l'entendre.

* Chez Sylvestre, libraire-éditeur, cour des Fontaines, n° 4.

Le fils prêta donc l'oreille aux épanchemens de conscience de sa mère. C'était une scène bien solennelle, et je la sentais vivement, sans cependant comprendre entièrement pourquoi elle était si imposante. Pendant que nous étions tous silencieusement agenouillés, et que la lueur de la lampe de nuit et de la lumière que nous avions apportée se mêlait aux tremblans reflets du foyer, pour aller vaciller sur les images dévotes dont la chambre était tapissée, le murmure, le chuchotement de la mère et du fils me frappaient d'un mystérieux respect. Ce n'était pas seulement l'effet des paroles dites à voix basse, et dont on n'entend que le bruit sourd ; il y avait ici la circonstance morale qui, à mon insu, s'emparait de moi. Cette vieille mère tombant à genoux, elle l'eût fait si elle en avait eu la force, et s'humiliant devant son fils, était un exemple sublime de foi. Mais elle ne s'humiliait point, car elle n'avait à dire rien qui pût faire monter le rouge au front, ni à son fils ni à elle. Elle lui révélait sa vie pour avoir une bonne mort, et pour le rassurer sur son avenir dans l'éternité. Quelle chaste et pure existence que celle qu'au lit de mort une mère a la confiance de dévoiler entièrement à son fils, et qu'un fils peut écouter jusqu'à la fin ! J'avais été saisi de ces hautes réflexions devant le tableau que je viens de peindre, j'en avais été saisi confusément, comme au premier coup d'œil on l'est de toute chose belle. Cette beauté nous frappe vaguement, et nous croyons n'admirer que l'ensemble des traits ; mais nous nous trompons, et nous découvrons avec le tems que nous admirions sans nous en rendre compte, l'ame dans les yeux, le cœur pur et souriant sur les lèvres, la beauté morale dans la beauté du corps. Ainsi, ce n'était pas seulement, comme mes imparfaites perceptions d'enfant me le faisaient croire, le silencieux murmure de la confession, et le jeu de la lumière sur les images représentant la vie et la mort d'un trappiste,

qui avaient pour moi tant de solennité ; c'était plus, c'était ce que j'ai senti bien plus tard, ce que j'ai expliqué tout à l'heure.

La vieille bonne mère poussa enfin un soupir : nous tressaillimes tous, croyant que c'était le dernier. Non, c'est qu'elle était soulagée de ce qu'elle appelait ses péchés, et que son fils avait, en se signant, prononcé sur elle les paroles sacramentelles de l'absolution. Une fois entré fermement dans la croyance du catholique, on peut concevoir qu'il y avait un double et ineffable bonheur pour la mère à être absoute par son fils, pour le fils à absoudre sa mère. Il la voyait déjà au séjour céleste, et, dans son inébranlable foi, il lui en ouvrait les portes.

Il avait besoin, du reste, de sa conviction profonde pour le soutenir dans cette terrible épreuve ; car la confession avait été un long adieu qu'il avait fallu entendre, et auquel il avait fallu répondre sans pleurer, pour ne pas ôter le courage à la mourante. Pauvre recteur ! il n'avait pas encore eu, jusqu'à ses soixante ans, de larmes à verser ou plutôt à retenir ; il n'en eut pas la force, et, pour se cacher de sa mère, il se tournait souvent vers nous en pleurant. Il n'avait pourtant pas accompli ses pénibles devoirs ; elle voulait aussi communier par ses mains.

Il alla donc se revêtir de son étole et prendre la sainte custode où il tenait en réserve des hosties pour aller administrer les mourans dans la campagne, et, tous les préparatifs achevés autour du lit, il se disposa à consommer le sacrifice. Heureux tems de foi, où j'osais à peine regarder le prêtre devant l'hostie, de peur d'avoir les yeux éblouis ou brûlés par trop de splendeur, qu'êtes-vous devenus ? vous n'êtes plus que dans mon souvenir ; mais vous y êtes du moins bien vivans et bien frais encore. Aussi je me rappelle avec quel saint effroi je me cachais derrière Yvonne, qui était inclinée pendant la communion ; cependant, protégé par elle, je

me hasardai à lever les yeux : personne ne regardait. Je frémis de mon audace et baissai bien vite la tête, mais j'avais eu le tems de voir une scène que j'ai souvent depuis admirée dans ma mémoire. Quel air de béatitude prit la figure de la mourante quand, sur sa langue desséchée, son fils posa d'une main tremblante ce qui n'était plus ni pain consacré ni hostie, mais, pour l'un et pour l'autre, le corps de Dieu ! Quel bonheur pour lui ! quel bonheur pour elle ! Alors il s'établit entre eux une haute communication ; une céleste parenté qui rayonnait de l'un à l'autre, et leurs visages étaient radieux.

Elle avait communiqué, et le recteur se tourna encore vers nous pour essuyer ses yeux ; mais elle ne pleurait pas, elle souriait au contraire. C'est ce qui fait que j'aime tant les vers persans que j'ai cités tout à l'heure, et dont la vérité me frappe parce que j'en ai été témoin au presbytère. Nous répandions tous des larmes pendant qu'elle était souriante et presque gaie. Nous savions qu'elle avait bien vécu ; elle sentait qu'elle mourait bien.

LES BALS A PARIS.

Les bals se succèdent à Paris avec une incroyable profusion. Les théâtres ont donné le signal, les salons l'ont répété, et la capitale se trouve aujourd'hui dévorée d'une telle soif de plaisirs, que partout l'on danse ! Dans le centre de la ville, dans les faubourgs, ce ne sont que fêtes, que divertissemens ; les Parisiens n'ont plus de repos : la nuit, tout est illumination brillante, bruit de voitures ; le carnaval est court, on se hâte d'en profiter, et si nous avons à redouter une disette, c'est seulement celle des musiciens. Aussi, vive le tems présent !

On ne nous demandera pas de nouvelles

des bals qu'ouvre, sur le boulevard Bourbon, le directeur d'une souscription volontaire ; ni des fêtes joyeuses qui se célèbrent actuellement dans l'ancien temple de l'abbé Châtel, sur le boulevard Bonne-Nouvelle ; ni des saturnales des Variétés, du Palais-Royal, de la Porte-S-Martin... Le moyen de les fréquenter quand l'Opéra est là avec ses pompes, ses merveilles, sa foule immense agitée, riante et spirituelle ; quand mille salons nous sont ouverts ?

Il faut rendre justice à notre époque : elle marche admirablement, elle est en voie de progrès. Ne rit-on pas aujourd'hui à l'Opéra, sous ce dôme étincelant de lumière ? Ce n'est plus la promenade lente, noire et monotone de nos pères, c'est un raout brillant du coup d'œil le plus animé, pendant lequel il se dépense certes plus d'esprit, plus de folie, plus de méchanceté qu'il n'en a été employé dans les dix ou douze années qui ont précédé la régénération des bals de l'Opéra.

Cette révolution qui s'est opérée dans les habitudes de notre premier théâtre lyrique qui a fait de ce séjour un lieu de plaisirs et de fêtes, a eu du retentissement. Elle a propagé des idées nouvelles, elle a fait secouer de vieux préjugés. Nous lui devons beaucoup : et d'abord elle a poussé au changement, à la variété dans les costumes. A nos yeux, voilà de grands, de beaux résultats.

Depuis que le costume de caractère a fait irruption à l'Opéra, il s'y est présenté en nombre, et, fort heureusement, il ne s'y est pas arrêté stationnaire. Nous avons déjà décrit les heureux effets de ces innovations ; nous avons raconté les brillantes toilettes qui s'étaient offertes à nos regards, les coiffures élégantes imaginées pour concilier à la fois et l'élégance et le secret du masque. Les femmes ont donné même mille formes variées au classique domino. Les longues manches pendantes à la vénitienne, les larges pélerines, les capuchons en forme de bérêt, ont remplacé avec avantage ces énormes sarreaux

qui ne servaient en rien la coquetterie. Le masque lui-même a reçu des perfectionnemens à son avantage. Que de grâce dans ces visières de velours, qu'accompagnent seulement une dentelle, un tulle noir ! L'œil en devient plus vif, le teint plus brillant, plus animé.

Les hommes ont été plus sobres dans cette prise de possession des costumes de caractère, parce que pour eux il est plus difficile à porter. Cependant nous ne pouvons négliger de signaler celui qu'a offert, à l'avant-dernier bal de l'Opéra, un jeune Écossais, véritable costume adopté dans les réunions encore nationales d'Édimbourg, réunions où les vieilles idées de clans, de combats, de victoires, d'affranchissemens, se croisent encore au milieu des gais propos, des danses modernes, des airs choisis de nos compositeurs.

Ce costume se porte avec le frac noir ; on y ajoute seulement la jaquette écossaise, un pantalon de soie couleur de chair, la chaussure lacée, une écharpe aux couleurs nationales, et la petite toque avec son plumet haut de trois ou quatre pouces. Ce mélange du civil et du montagnard est piquant.

On avait vu rarement des dames au visage découvert ; on ne peut plus les compter aujourd'hui. Quand le bal commence, quand ce sont les quadrilles espagnols qui occupent l'arène, qui s'y enlacent, qui s'y abandonnent à toute la vivacité de leurs danses, vous voyez les loges remplies de la plus brillante société ! Ce sont des coiffures élégantes, variées, les toilettes les plus fraîches, de meilleur goût. Avant de se rendre aux bals invités, on passe deux heures à l'Opéra, on y apporte ses nouvelles toilettes. C'est presque un tribut que le monde fashionable paie à notre raout national.

Ce grand mouvement commencé, il ne s'arrêtera plus, il ne peut pas s'arrêter ; tout le prouve. Quelle élégance dans toutes ces réunions, depuis les bals de la cour, des princes, jusqu'à ceux de la bourgeoisie !

Paris, sous cet aspect de fêtes, de danses ; Paris, vu au milieu de ce nuage de plumes, de fleurs, de perles, de diamans, est bien le spectacle le plus brillant, le plus fantastique qui se puisse imaginer. Jamais tant de femmes charmantes ne s'étaient offertes à nos yeux et dans les bals costumés de cette saison ; rien de plus varié, de plus délicieux que le mélange de l'idéal et de la réalité. Dernièrement, chez M^{me} la générale R...., deux cents femmes, dans les parures les plus délicieuses, formaient une réunion complète de toutes les nations civilisées. L'univers, et vraiment mieux que dans les voyages, que dans les bibliothèques, que dans les revues, était là représenté par ce qu'il y a de plus séduisant, de plus gracieux dans le monde fashionable de notre capitale ! De mémoire d'artiste, un pareil tableau ne s'était encore trouvé composé d'une façon aussi admirable.

Le costume des hommes seulement demeure un peu trop stationnaire au milieu de ce mouvement. Il ne varie que dans les formes, et ce n'est pas assez ; sous plusieurs rapports il exige de grandes réformes. Ne conviendrait-il pas, par exemple, de proposer une récompense à l'inventeur d'une coiffure plus commode que le chapeau plié, adopté jusqu'à ce jour ? Un *hourra* d'indignation a repoussé dernièrement la tentative des castors blancs et de couleur. Le claque de velours se soutient encore, mais nous n'en demandons pas moins une réforme, si la chose est possible.

CH. D'ARGÈ.

MÉDITATION.

Hâtons-nous, le tems fuit, la fleur est passagère,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus.

Mme Amable TASTU.

Roses, disparaissez ; couronnes du bel âge,
Dont mon front fut paré,
Votre éclat ne doit plus ombrager mon visage
Pâle et décoloré.

J'irai sous les cyprès, douloureuse et pensive,
Rêver languissamment ;
Et je n'obtiendrai plus de ma lyre plaintive
Qu'un sourd gémissement.

Adieu, plaisirs pompeux, votre suite légère
N'est plus faite pour moi :
Je sais à vos douceurs devenir étrangère,
Et vous fuir sans émoi.

Mais toi, mon pauvre chien, en me voyant souffrante,
Tu ne me fuiras pas ;
Au signe accoutumé de ma main caressante
Tu me reconnaitras.

Et que m'importera d'être plus ou moins belle,
Dans mon simple séjour ?
Que puis-je redouter ? c'est l'amitié fidèle
Qui m'attend au retour.

Se glissant dans mon cœur, une crainte inconnue
M'apprend qu'on peut changer :
Hélas ! de mes amis serai-je méconnue ?...
Je n'ose interroger.

(Extrait du JOURNAL DES FEMMES.)

DENTELLE

FABRIQUÉE PAR LES CHENILLES.

Une manufacture d'une espèce particulière a été fondée récemment par un officier du génie, résidant à Munich. C'est une manufacture de dentelles et de voiles exécutés entièrement par des chenilles. Voici le procédé qu'on emploie : on fait une pâte avec les feuilles dont les chenilles se nourrissent, et on l'étend en couche mince sur une pierre, ou toute autre substance unie ; puis, avec un pinceau trempé dans de l'huile d'olive, on dessine les parties qui doivent rester à jour. La pierre est alors placée dans une posi-

tion inclinée, et l'on met au bas un nombre considérable de chenilles. On les choisit d'une espèce particulière, qui fournit un fil très-fort. Ces insectes commencent à manger la pâte répandue sur la pierre, et continuent en remontant jusqu'au haut, en évitant soigneusement les endroits huilés. Ils filent en avançant, et leurs fils entrelacés forment une magnifique dentelle, du plus léger tissu, et d'une force surprenante. Un voile fabriqué par eux, de 26 pouces et demi sur 17, ne pesait qu'un grain et demi. Neuf pieds carrés de ce tissu ne pesaient que quatre grains un tiers. La même surface en gaze de soie pesait 137 grains, et en dentelle ordinaire très-fine, 262 grains et demi.

Album.

Quinze pièces nouvelles ont été jouées pendant le mois de janvier, savoir : deux opéras, un drame et douze vaudevilles. Vingt-six auteurs ont coopéré à ces quinze ouvrages. L'Académie Royale de Musique, le Théâtre-Français et le Gymnase ont réservé leurs nouveautés pour le mois de février. Il n'y a eu que deux représentations extraordinaires à bénéfice, mais on en annonce cinq ou six d'ici à peu de jours.

—On écrit de Saint-Pétersbourg : « Le prince Bazile Dolgorouki, grand écuyer de S. M. l'empereur Nicolas, et surintendant des théâtres, a épousé dernièrement, dans l'église de Kasan, une jeune actrice française, M^{lle} Eugénie Forget, qui jouait, il y a deux ans, le vaudeville au théâtre de Liège. Cette union paraît avoir indisposé l'empereur, qui voit avec peine l'immense fortune du prince passer sur la tête d'une étrangère. La dot reconnue à l'épouse est, dit-on, de trois millions de roubles. »

— L'église de la Madeleine se produit enfin aux regards du public ; presque achevée à l'extérieur. La façade orientale, entièrement balayée d'échafauds, développe son élégant et majestueux portique. Le fronton, découvert, montre aussi son bas-relief. L'architecture, d'ordre corinthien, est aussi pure, aussi belle que richement ornée, et que la sculpture du fronton, symbole mystérieux et sévère de toute la foi chrétienne, est de l'effet le plus imposant. Ainsi le travail du sculpteur fait autant d'honneur à M. Lemaire que l'œuvre de l'architecte en fait à feu M. Vignon et à M. Huvé, son digne continuateur. Une foule nombreuse et empressée s'est portée devant l'édifice, qui va devenir pour la France un nouveau titre de gloire.

— L'anecdote suivante, racontée par un homme qui était naguère en Espagne, fait connaître les moyens à l'aide desquels Marie-Christine parvint à dominer l'esprit du roi : « Naturellement défiant, Ferdinand craignait que la reine ne voulût s'immiscer dans les affaires de l'état. La jeune princesse n'eut garde de témoigner le désir de s'occuper de politique. Napolitaine et active, elle habitua, par de tendres soins et de constantes caresses, le roi à ne pouvoir se passer d'elle. Au moment où se réunissaient les ministres, elle s'éloignait, affectant une grande réserve et une parfaite indifférence pour les affaires. L'appartement de la reine attenait à la salle du conseil. Dans le commencement, elle laissa le roi seul ; elle se plaignit de l'ennui qu'elle éprouvait d'être séparée si long-tems de lui ; ensuite elle entra dans la salle et vint dire quelques mots de tendresse au monarque, fatigué de graves et

pénibles discussions ; puis elle laissa ouverte la porte de son appartement. Éloignée, sans être absente, elle participait déjà aux délibérations. Enfin elle vint s'asseoir au conseil pour ne plus jamais quitter le roi. Par la suite, elle prit aux délibérations une part active, et finit par les diriger, et au moins sa voix fut toujours influente et souvent décisive. » Une reine qui est ainsi parvenue au pouvoir ne manquera pas dans son esprit de ressources pour le conserver. On dit, au reste, que Thérésita, sa confidente, est rentrée en grâce depuis la chute de Zéa.

— La pièce en répétition au théâtre de la Porte-Saint-Martin, est intitulée *Oscar*. Le principal rôle en est confié à Bocage. On préparait silencieusement au même théâtre un vaudeville en cinq tableaux, qui a été représenté la semaine dernière pour la première fois, sous le titre de : *Le Prix de Vertu*, et que l'on a sifflé au dénouement.

— Du roman de M. Paul de Kock, *la Femme, le Mari et l'Amant*, on a fait une comédie-vaudeville qui fut représentée aux Nouveautés, quand ce théâtre n'exploitait pas l'opéra-comique. Revu, corrigé et surtout considérablement diminué, cet ouvrage a été représenté au théâtre du Palais-Royal, il y a quelques jours.

ERRATUM.—*Explication des gravures jointes à notre dernier numéro.* Coiffure exécutée par M. Nardin, rue des Martyrs, n° 45 ; à Londres, 63, Lower Grosvenor, ornée de fleurs des magasins de M. Cartier, boulevard des Italiens, n° 2. Robe en crêpe ornée de fleurs, et mantille en bloude, des magasins de M^{me} Hermel, rue Richelieu, n° 92. Palatine en satin garnie de cygne.

A ce Numéro est jointe la planche 1037.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

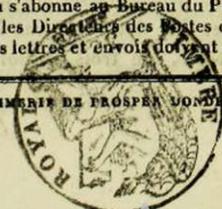
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE TROSPER JOMBLY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

10. Février 1834

N^o 1037



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Coiffure en satin. Mantille en satin. Robe en gaze de Parme.

Messrs J. & J. Fuller N^o 34. Pall Mall Place, London.

Ayuntamiento de Madrid